

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 17

Artikel: Chez mon futur : [suite]
Autor: Audeval, Hippolyte
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188223>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tant dè bounheu su la terra, as-tou pétetré oquie que pouesso férè por tè dévant dè modâ ?

— Oï, se lâi répond Misère. Voudré tant medzi onco on père dè mon pérâi. Préta-mi vâi ta faulx po ein aveinta ion !

— Ma faulx n'est pas fête po déguelhi dâi peres, se dit la Moo ; ma se cein tè pâo férè pliési l'en âodri couilli ion.

— Eh bin, se tè plié !

Adon la Moo grimpè su l'âbro ; mâ quand le lâi est, diabe lo pas que le put redécheindrè, po cein que lo pérâi étai tsermâ, et tandi que le teimpétâvè et que le dzevattâvè per lé d'amont, Misère, tot cadiquo que l'étai, sè tegnâi lo veintro dè la vairè coumeint 'na mayeintse dein 'na dzéba.

— Fâ mè décheindrè dè péce, se lâi fe la Moo kâ n'est pas lizi dè châi restâ tant grand teimps.

— Vu bin, répond Misère, mâ à onna condechon !

— La quinna ?

— C'est que tè mè laissâi vivre.

— Eh bin, d'accôo, fâ-mè décheindrè etne revindri vers tè qu'à la fin dâo mondo.

Dinsè de, dinsè fé ; Misère fe la priyire et la Moo sè put ramassâ dè perquie et s'ein allâ ; et l'est rappoo à cein que la *misère* est adé restâe dein lo mondo et que le lâi vâo restâ tant qu'âo bet.

CHEZ MON FUTUR

VIII

Il allait sortir, lorsque par malheur il aperçut le vêtement laissé par sa femme sur le dos d'un fauteuil.

Il s'élança dessus, le saisit, et le tourna dans tous les sens.

— J'ai vu cela aujourd'hui sur les épaules de Christine, pensa-t-il.

Puis il se mit à réfléchir. C'était là un vêtement à la mode ; il y en avait peut-être deux mille pareils à Paris.

Ce vêtement prouvait cependant qu'il y avait là une femme, et le baron résolut de savoir qui elle était.

Tous les scrupules de bienséance du baron s'évanouirent. Il ne se préoccupa plus de n'être ni précédent ni suivi par un valet du vicomte. Il se disposa à fouiller le logis de fond en comble pour y découvrir la femme qui s'y trouvait.

Le baron, qui connaissait l'hôtel, se dirigea droit vers le cabinet de travail. Il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Le baron frissonna et pâlit. Qu'allait-il advenir ? Un duel avec le vicomte, une séparation éternelle avec Christine. D'une main fiévreuse il fit de nouveaux efforts. Il remarqua que la porte ne pouvait être fermée à clef, puisque la clef était de son côté. Mais le bouton de cristal ne bougeait pas. C'était Emmeline qui l'empêchait de tourner. A la fin, elle jugea sans doute qu'elle ne se raidit pas longtemps la plus forte. Cédant à une pression vigoureuse, elle ouvrit, se présenta bravement et referma la porte derrière elle, le baron ne l'avait jamais vue. Il recula tout surpris, un peu intimidé, et la salua à plusieurs reprises.

— Monsieur de Boisricheux ?

— Il est absent, répondit Emmeline.

— Absent de Paris, madame ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette...

Et le baron cherchant une carte dans sa poche ajouta :

— J'ai mille excuses à vous adresser, madame. Je vous ai dérangée, je suis entré ici... Mais vainement

ai-je cherché un domestique pour m'annoncer. Ma faute n'en est pas moins réelle, je le sais. J'espère cependant que vous aurez l'indulgence...

Emmeline tendit la main pour recevoir la carte. Elle la prit, y jeta les yeux comme par déférence, et dit :

— Votre carte sera remise à M. de Boisricheux, monsieur le baron.

Et elle salua légèrement comme pour le congédier.

Mais le baron ébaucha son plus gracieux sourire.

— Mon Dieu, madame, reprit-il, est-ce que j'aurais l'honneur de parler à... Je suis depuis trois jours seulement à Paris, et, vous le savez peut-être, quand on quitte Paris, ne fût-ce que pendant une semaine, on est au retour arrêté et ignorant comme après une absence de vingt années. Les événements y marchent si vite ! Est-ce que j'aurais l'honneur de parler à madame la vicomtesse de Boisricheux ? Dans ce cas, je me féliciterais bien vivement, malgré l'irrégularité de ma présentation...

— Non, interrompit sèchement Emmeline. Non, non, je ne suis pas la vicomtesse de Boisricheux.

Le baron se mordit les lèvres.

— Je ne commettrai donc que des maladresses aujourd'hui, pensa-t-il.

Puis, cherchant à se justifier :

— Pardonnez-moi, madame, ajouta-t-il. J'avais supposé, en vous voyant chez le vicomte... Le vicomte, d'ailleurs, ne saurait mieux choisir... Et ce mantelet aussi, que vous avez quitté, m'avait fait croire...

— Ce vêtement n'est pas à moi, répondit machinalement Emmeline, entraînée par la force même de la vérité.

Elle tâcha bien vite de rattraper cette parole, dont un geste du baron lui fit comprendre l'importance.

— Je me trompe, reprit-elle en ajustant le mantelet sur ses épaules. J'oubliais...

Mais le baron, par un brusque mouvement, le lui enleva.

— Ce n'est pas à vous, dit-il d'une voix altérée. Vous avez raison.

Et il s'élança vers la porte du cabinet de travail.

Derrière la porte, la baronne écoutait avidement. Elle faillit s'évanouir d'effroi lorsqu'elle entendit son mari se diriger vers elle. Une dernière espérance la soutint ; quand le baron s'avanza, elle lui saisit les mains par un geste passionné et lui dit :

M. de Boisricheux n'est pas chez lui ! Je vous jure que M. de Boisricheux n'est pas chez lui.

— Croyez-vous donc par ces mots vous disculper d'être ? répliqua froidement le baron.

Il entra dans la chambre à coucher du vicomte et en sortit aussitôt, la voyant vide.

Puis revenant vers Christine tout attérée :

— Vous partirez demain, lui dit-il d'un ton bref. Vous retournez chez vos parents. C'est votre faute. Je vous avais recommandé de ne pas vous compromettre. Ce n'était pas trop exiger d'une personne que j'ai tirée du néant. Allons, remettez-vous. Qu'est-ce donc que cette jeune femme ? Tout cela est étrange. Venez. Et faites au moins une bonne contenance, puisqu'il y a un témoin.

Il la prit par la main et la ramena au salon.

— Vous devez m'en vouloir, ma chère amie, ajouta-t-il, en changeant de ton, dès qu'ils furent en présence d'Emmeline. Je vous avais promis de vous précéder ici, d'apprendre à M. de Boisricheux que vous êtes dame patronesse d'un bal au profit de notre colonie autrichienne, et que vos devoirs vous obligeraient à venir faire appel à sa générosité. Mais un accident m'a retardé. Mille pardons de vous avoir fait attendre !

(A suivre.)